

Français et Kruger.

La semaine dernière, le Pion- ynn, dans un éditorial intitulé Voyage du Président Kruger en Europe, disait :

"Ce n'est pas à l'admiration et au respect pour Kruger qu'il faut attribuer le désir que le peuple français a d'honorer ce héros. Kruger représente simplement un ennemi de la Grande-Bretagne qui n'est tout particulièrement rendu nuisible à cette puissance, et c'est à ce titre d'ennemi irréconciliable qu'il est honoré. C'est l'hostilité française pour tout ce qui est anglais qu'on trouve au fond de la réception offerte au Président déposé—déposé—du Transvaal."

C'est là, croyons-nous, la traduction aussi libre que possible d'un passage de l'article du Pionynn, votre ami.

Car si nous relevons ce passage, ce n'est point, bien entendu, avec une intention d'offense, de malice et même de critique à l'endroit du Pionynn. Le Pionynn est un journal de très réelle valeur, et qui est si estimable et qui mérite l'estime.

Mais un journal, même le meilleur et le plus consciencieux, n'est pas infaillible, et l'écriture la plus éclairée, mais jamais assez éclairée pour tout voir ou tout bien voir, n'ignore pas qu'il peut se tromper. Erreur humaine est. Et cela n'est criminel que lorsqu'on persiste dans son erreur malgré l'évidence du contraire.

C'est pourquoi, tout en ne nous déclarant pas plus infaillible que les autres, nous déclarons toutefois que notre ami le Pionynn s'est trompé ou se trompe dans la circonstance. Et il mal va et il dit mal. Il connaît imparfaitement ceux dont il parle, les juge trop légèrement et même les montre sous un jour fort désavantageux, odieux même, et l'ignorance y était.

Cela arrive parfois à ceux qui parlent une langue différente et d'une différente courtoisie.

Mais notre ami le Pionynn, croyons-nous, tout en pouvant fort bien connaître le gouvernement de la France, avec le droit de l'apprecier et de le juger, semble beaucoup moins connaître la France et les Français à qui nous devons justice et vérité. C'est à dire estime.

Car les Français sont toujours des Français. Lafayette en était un.

II

Est-ce à dire que les masses françaises, comme l'entend l'écrivain du Pionynn, s'insinuent éclairées par les flammes du bûcher de Jeanne d'Arc, aient conservé pour l'Angleterre et les Anglais une haine invétérée, implacable et éternelle, avec un esprit de vengeance que la mort seule pourra satisfaire ; et la légende de Sainte Hésène, plus glorieuse pour le vaincu que pour le vainqueur, croissant encore l'animosité de la haine entre les deux peuples, défend-elle à la France de voir dans l'Angleterre autre chose qu'une ennemie condamnée à tout jamais au nom de la conscience, de la justice, de l'honneur et de l'humanité ?

Assurément non. Cette haine, du reste, n'existe pas, et les peuples savent bien qu'ils ont tous dans leur histoire des faits et des méfaits qui ne sont pas absolument glorieux et que l'Angleterre ne peut pas revendiquer le monopole de tous les crimes. Elle a des vertus.

Mais non, mais non, les masses

françaises, c'est à dire le peuple, n'ont pas pour l'Angleterre, au jourd'hui Grande-Bretagne, cette profonde haine et d'injuste calcul qu'on leur suppose. Le peuple français, pour ne pas avoir toutes les qualités anglaises, ne sait pourtant pas haïr ! Il est un de ceux dont le cœur est bête, sans méchanceté, sans rancune, oubliant le mal et toujours prêt à lui répondre par le bien. S'il lui arrivait d'être cruel dans un moment de délire et de folie, car il est peuple, il aurait certainement le courage du repentir et de l'expiation. Car il n'est point lâche, n'est-ce pas ?

III

Et pourquoi donc le peuple français, même avec raisons et causes, aurait-il des sentiments aussi affreux, d'un si horrible caractère, contre l'Angleterre, sa voisine, et surtout contre les Anglais, des hommes comme les autres ? La différence du langage légitimerait-elle cette inimitié ? Ne serait-ce pas pour se détester ?

Sans doute, sans doute, il se serait aussi abordable d'adorer les Anglais au lieu de les déclarer odieux, et c'est là une absurdité que les Anglais eux-mêmes, dans toute leur fierté d'Anglais et d'insulaires, n'ont pas la prétention d'exiger des autres hommes et des autres peuples. Toutefois, comme ils n'ont pas grandi sans des conditions de qualités de grandeur, avec une rare énergie de race, avec une ambition qui peut dépasser la mesure de la justice, et qu'ils sont aujourd'hui les maîtres des mers et les souverains des océans, comme l'ont jadis été les Carthaginois, avec une civilisation supérieure pour tant, puisqu'ils sont presque chrétiens et de foi moins païenne, ne convient-il pas, qu'on soit Français ou non, de rendre en France et en bonne justice aussi bien aux Anglais qu'à l'Angleterre, même quand on a eu des démêlés avec eux et qu'ils se figurent qu'on a des sentiments de malveillance ou de jalousie à leur endroit ?

La France, de ce côté, est encore assez grande pour être juste, et les Français, les seuls qui restent encore à la fraternité des peuples de notre ami Pierre Demourant, un généreux fou de démocratie universelle, n'éprouvent aucune colère et aucune haine éternelle contre leurs voisins, de celle que Bossuet lui-même, le premier, a appelée la *perfidie Albion*. Ils peuvent même aimer les Anglais et à blanche carnation, qui ne protestent pas. Le Français sait rire et sourire, et s'il ment quelquefois, c'est plus gracieusement que les autres, vous savez presque toujours des souvenirs de gaieté et de soleil.

Et si, demain, dans cette France qu'on dit haineuse, jalouse, petite, étroite, de cœur comme d'esprit, à l'opposé, un grand homme, un homme noble, généreux et juste en tout, venait en France avec la réputation, et l'honneur d'un nom, un nom de savant, de penseur, de philosophe ou de poète, les Français le salueraient et l'honoreraient autant que s'il était allemand, russe ou américain. C'est ce qu'est devant l'archi-millionnaire sans titres de noblesse intellectuelle et morale qu'ils ne s'inclinent pas.

IV

Mais si un peuple et son gouvernement ne sont pas entièrement séparables, ils ne forment pourtant pas une entité parfaite, et bien souvent il ne faut pas les confondre, même dans une république. Si le peuple a ou peut

avoir des sentiments, ce qui est toujours le cas, le gouvernement, lui, communément des intérêts et ce qu'il appelle parfois des raisons d'Etat. Il est celui d'un calcul, compte, pèse et n'écoute pas son cœur, et toute fois il en a un. Il suit une politique dans laquelle l'enthousiasme, le patriotisme ou autre, peut servir ses intérêts et ses plans. Lorsqu'il est monarchique, comme en Angleterre, ou impérial comme en Allemagne, ou est la souveraineté du peuple, et le peuple des Etats Unis lui-même est-il toujours aussi souverain qu'il le croit et le dit ?

Est-ce à dire que le gouvernement anglais soit odieux et que sa politique du siècle justifiant tout soit entièrement abominable, puisqu'elle fait l'Angleterre puissante, conquérante et dominatrice dans le monde ?

Les gouvernements, avec un cœur ou la générosité et la justice ne dominent pas, sont quel quefois obligés ou se croient obligés d'être plus criminels qu'ils ne voudraient l'être, et ils peuvent, dans une certaine mesure, se justifier par la fatalité d'une politique imposée, à suivre et sans laquelle le pays tomberait du haut de sa grandeur et s'effondrerait dans le néant. De tels mots, auxquels le peuple lui-même croit, ont une puissance de solidarité et d'empressement qui peut souvent rendre le peuple un peu plus cruel et presque aussi criminel que le gouvernement lui-même. Il faut sauver la patrie dit-on.

Mais si la France et les Français n'aimaient pas beaucoup et admireraient point jusqu'à l'hyperbole l'Angleterre et les Anglais à cause de leur gouvernement, de leur politique et même de leur civilisation dans laquelle il y a peut-être de la piraterie et du sang, la France et les Français, pour cela, mériteraient-ils l'indignation et la condamnation du monde entier ? Faudrait-il les déclarer sauvages, barbares, anti-chrétiens et incivilisés ? Ne serait-ce pas donner un délit et un crime une importance qu'ils n'ont pas ?

En tout cas, la France et les Français pourraient-ils avoir des sentiments aussi exécutés et qu'ils sont les seuls, conséquemment misérables, impardonnables et dignes de l'exécution de tous ?

Car nous ne voyons pas que beaucoup de peuples et de nations admirent sans réserve la Grande-Bretagne pour sa politique et son humanité, et si elle croit, étant la Grande-Bretagne envahissant le monde, qu'elle est profondément aimée pour son courage, son honnêteté, sa magnanimité, son esprit de justice, son christianisme et le noble usage qu'elle fait de son intelligence et de sa force, tant mieux pour elle !

J. GENTIL.

ETRANGE LEGENDE.

Une légende, qui a cours à Dublin, prétend que Parnell, le grand "leader" irlandais, n'est pas mort en 1890, comme tout le monde l'a cru et comme tous les journaux l'ont annoncé. D'après cette légende, il aurait simulé la mort et se serait retiré, puis enfin, la tête pleine de projets, il donnerait aujourd'hui au Transvaal la tabatière aux Anglais, sous le nom de Christian De Wet.

Eu un mot, le glorieux général boer et le grand chef irlandais Parnell ne seraient qu'une seule et même personne.

RIEN DES AGENCES

Un matin, Céleste Minot, en parcourant la quatrième page de son journal, y découvrit l'avis suivant, à la rubrique "Mariages" :

"Dame veuve, bien de sa personne, possédant 150,000 francs et plusieurs immeubles à Paris, épouserait homme d'un certain âge, honorable, sans profession de préférence, situation en rapport. Très sérieux, rien des agences. On ne répondra qu'aux lettres signées et indiquant une adresse autre que la poste restante. Ecrire à Mme Georges Lecointe, 628, rue Chauchat."

— Ah ! ah ! se dit Céleste Minot. Voilà qui ne ressemble point à toutes ces fariboles d'annonces où des orphelins proposent des millions à qui veut se baisser pour les prendre. Voyons donc !

Céleste avait assez de son célibat. Il se fatiguait, à près de cinquante ans, de la cuisine des restaurants et des soins des femmes de ménage. Il aspirait à un intérieur, avec une vraie femme à lui, qui lui ferait la vie plus intime, plus serrée, plus chaude, plus douce ; qui lui donnerait ce qu'il s'était refusé jusqu'à présent : les témoignages d'une amitié dévouée, toujours en éveil, toujours prête à une aide, à un service, à un sacrifice.

Oh ! que cela serait bon, cette existence à deux, les désirs partagés, les joies partagées, les peines partagées, après tant de solitude !

Minot réfléchit longuement ; pensa les termes de l'annonce, acquiesça la certitude d'être dans les conditions exigées, et écrivit.

Il pensait : "Je ne risque rien, je ne m'engage à rien. Si la dame me déçoit, il sera toujours temps de disparaître". Et il attendit la réponse, avec un peu de fièvre.

"M. Céleste Minot est prié de passer chez Mme Georges Lecointe, demain 17 octobre, de dix à quatre heures."

Le cœur battant un peu, soigné, Minot se présenta. Ce ne fut pas la dame éponaable qui le reçut — les choses ne vont pas de cette manière — mais une amie de ladite dame, très digne et même un tant soit peu sévère. Tenue noire ; bandeaux gris argent ; correction, bijou, léger embonpoint. C'était "Mme Georges Lecointe". Minot fut impressionné. Il eut un interrogatoire en forme, et quand il se sortit, aucun de ses petits secrets ne lui appartenait plus. Par contre, il ne savait rien de son aléatoire fiancée ; pas même le nom. Il fut convoqué de rechercher pour le lendemain, avec prière d'apporter une photographie, que l'on communiquerait à la personne. Et si cette première épreuve donnait des résultats satisfaisants, Minot serait admis à faire connaissance.

Il s'en fut, troublé légèrement de tout ce mystère.

Cependant, la respectable Mme Lecointe passait dans la pièce à côté, embrassait son amie, qui naturellement n'avait pas perdu un mot de l'entretien, et s'exclamait, le naturel revenant au galop :

— C'est bien ton affaire, chérie ! innocent comme l'oiseau qui tette sa mère !

— Oui, j'ai vu, répondit la dame épousable. Tu as été très habile.

Je le crois pris. Il était pris. Le lendemain, scène du portrait, non moins adroite que la première. Céleste avait choisi l'éprouve qui l'avantageait le plus — indice d'un nébuleux état

Epitaphes drolatiques.

Si quelque éditeur s'avise un jour de composer une anthologie d'épithames, il ne devra point négliger l'un des derniers numéros de la *Presse*. On y trouve, en effet, un certain nombre d'inscriptions et de poèmes funèbres qu'un touriste a recueillies, en hasard de ses voyages et de sa fantaisie, dans les cimetières allemands. La plupart de ces épithames sont d'une grâce touchante et toute germanique. Telle cette inscription sur la tombe d'une jeune fille : "En ange s'est envolé au ciel ; sa dépouille est restée. Ici, il n'y a rien de mort que le bonheur de ses parents." Mais quelques-unes étonnent par leur ton ironique ; ce n'est plus la *Gemüthlichkeit* des sensives et naïves Gretchen ; c'est, appliquée à des sujets macabres, la philosophie joviale et le *witz* un peu lourd des antiquaires bourgeois de Nuremberg. On lit sur un tombeau :

"Le chemin de l'éternité n'est vraiment pas si long. — Parti à sept heures, il y est arrivé à huit." C'est ainsi que des amis ont commémoré le décès d'un charretier, victime, sur sa route, d'un accident de voiture.

D'autres amis, car il n'y a que des amis pour vous jouer de pareils tours, ont gravé sur la stèle d'un défunt homme de lettres :

"C'est un brave homme, — le meilleur qu'on puisse imaginer. — Il se privait du sommeil — pour le procurer à autrui." Dans un cimetière de campagne, une tombe est ornée d'un bas relief, de facture rustique, où l'on voit un paysan enroulé par un taureau furieux ; au-dessous du bas relief, une légende taillée dans la pierre fait ainsi parler le *deus ex machina* :

"C'est un coup de corne de bouq qui m'a envoyé au ciel. — Il m'a fallu en mourir sur le champ et quitter femme et enfant. — Et dire que c'est par toi que je suis entré en possession de l'éternel repos ; sale bête, va !" (Nos lecteurs excuseront ce langage un peu vil ; mais il n'y a pas d'autre moyen de traduire la violente indignation du *Du, Rindfleisch, da*, qui termine le texte original). Enfin, sur la tombe d'un époux, est gravée cette sentence, assez peu respectueuse en somme pour l'institution du mariage, et si comique n'en est point involontaire : "Ici repose en Dieu F. K., qui vécut vingt-six ans comme homme et trente-sept ans comme mari."

— Quoi ! L'explosion aurait projeté jusque là ?

— L'agent répondit : "Le corps du général n'a point été projeté par l'explosion. Il est resté à la place où il a été frappé d'un coup de couteau à la clavicle gauche. Le général était mort quand l'explosion a eu lieu, et certainement celui qui l'a causée est l'assassin."

— L'homme à l'accent étranger !

— Le compagnon de la visiteuse que le général appelait : baronne ! L'agent ne sourcilla pas à ses questions anxieuses. Il parut réfléchir, pendant une seconde, puis il dit :

— Oui, celui qui a laissé son bras dans les décombres de la ville, et qui en forçant le coffret n'a échappé à la mort que par miracle. Le nomme Hans, enfin.

— Mais comment avez-vous vu qu'il a échappé à la mort ? demanda le ministre.

— Parce que j'ai retrouvé sa trace hors du jardin, sur la route qui a suivi en l'arrosant de son sang. Il faut que cet homme soit doué d'une énergie indomptable pour avoir eu la force de se sauver, mutilé comme il l'était, de gagner les champs et là, sans doute, de trouver quelque voiture de maraicher ou de champagnonniste qui l'aura recueilli et ramené à Paris. Mais cela c'est une enquête accessoire à faire et une piste à trouver.

— Alors, reprit le ministre,

pour vous, c'est l'homme qui est venu avec la femme qui a tué le général ?

— Oui, monsieur le ministre, et très probablement lorsque le général les reconduisit à la voiture. C'est à deux pas de la porte que le coup a été fait. Le sable est piétiné comme s'il y avait eu une lutte, et le corps du général a été emporté derrière le massif. La trace des jambes, qui traînaient, est très visible. La femme a peut-être aidé. En tout cas, le meurtre accompli, elle est partie. L'homme, lui, est resté. Il a déposé le général de ses côtés, qui ne le quittèrent jamais, et qu'on n'a pas retrouvés. Il lui a pris sa montre et son portefeuille pour faire croire à un assassinat ayant le vol pour mobile, puis il est entré dans la villa et a travaillé dans le laboratoire. C'était un laboratoire qu'il avait affaire.

— Comment le savez-vous ?

— Par un propos du valet de chambre Baudoin. Il paraît qu'un jour, pendant qu'il rangeait dans le cabinet du général, celui-ci était entré, descendant du laboratoire. Il avait fait un tour dans la pièce, en se frottant les mains, puis il avait dit entre haut et bas : "Cette fois, c'est la fortune ! Nous verrons ce que Hans dira..." Or, le général, depuis huit jours, était acharné à une expérience, et avait manqué déjà, et dont il attendait de grands résultats.

— Non, mon colonel, dans le jardin. On ne s'était occupé que de la maison et de ses dépendances. C'est en explorant les massifs, que tout près de la petite grille d'entrée le corps du général a été découvert.

— Non, mon colonel, dans le jardin. On ne s'était occupé que de la maison et de ses dépendances. C'est en explorant les massifs, que tout près de la petite grille d'entrée le corps du général a été découvert.

— Non, mon colonel, dans le jardin. On ne s'était occupé que de la maison et de ses dépendances. C'est en explorant les massifs, que tout près de la petite grille d'entrée le corps du général a été découvert.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

3 Commencé le 11 Novembre 1900

TENE BREUSE

PAR GEORGES OHNET.

PREMIERE PARTIE

I

— Non, mon colonel, dans le jardin. On ne s'était occupé que de la maison et de ses dépendances. C'est en explorant les massifs, que tout près de la petite grille d'entrée le corps du général a été découvert.

seulement, et l'inévitable Mme Lecointe, à qui Minot avait déjà glissé, de larmes de gratitude aux yeux, de larges billets de banque.

Et le grand jour arriva. Edmée était fait coquette. Elle portait avec aisance une jolie robe de soie gris perle ; elle était coiffée à ravir, vraiment belle et désirable. L'époux resplendissant de bonheur. Qui ! dit-il chalenreusement à la maîtresse. Qui ! dit-il fiévreux à l'église. On échangea les anneaux béni.

Edmée !

Puis, la journée banale, impatiente, et l'épousée indifférente. Faire l'aimable avec des indifférents. Manger ! Boire ! Ecouter les plaisanteries obligées. Minot ne voyait rien, n'entendait rien. Si. Les regards d'Edmée quand ils se posaient sur les siens ; les mots tendres qu'elle pouvait lui glisser dans les embrasures, avec un serrement de mains ou un baiser furtif. Il aurait pleuré de joie ; il se serait mis à genoux pour adorer sa femme. Sa femme !... sa femme !

Et Mme Lecointe, toujours maternelle, daigna partir.

Pendant trois jours, les nouveaux époux demeurèrent terrés dans le petit entresol où ils avaient niché leur bonheur. Personne ne les vit ; ils ne virent personne. Rideaux fermés ; pas un bruit. S'ils vécurent, on n'en savait rien ; s'ils prirent des repas, ce fut un mystère. Et si la nuit se le jour se succédèrent pour eux, c'est ce que Minot ne se rappelle pas, pour son compte. Ces trois jours, pour lui, ne furent pas de la Terre, mais du Ciel. Il passa dans une ivresse idéale, l'esprit absent, la pensée morte, en adoration perpétuelle devant Celle qui lui donnait le premier véritable bonheur de sa vie.

Ce fut Edmée qui le secoua, qui le bouleva, qui affectueusement l'obligea de remuer, d'agir, de respirer, d'être. Il fallait lui obéir ; elle était la plus raisonnable. Il fallait aller, venir, sortir, causer.

Oh ! ce fut cruel ! Mais la Madone ne serait-elle pas là, tous les jours, pour le caresser du regard amoureux ? Il s'ébroua, s'étira, s'arracha de la tiède paraisse. Il sortit, le cœur gros quand même.

— Je ne veux pas vous revoir avant sept heures, avait dit Edmée. Distrayez-vous ; promenez-vous ; allez au café ; cherchez du monde. Moi, j'irai chez notre amie, Mme Lecointe, qui nous fut si dévouée !

— Oh ! oui !

Minot se revint qu'à sept heures, après avoir traîné Paris pendant tout un mortel après-midi, l'âme vide, le cœur irrésistiblement appelé vers le nid adorable. Et quand il y revint, le nid adorable était vide. Edmée en avait précipitamment enlevé ses malles, ses bijoux, et la fortune de l'homme. Elle avait laissé un petit mot, cruel, sur, la cheminée : "Vous êtes trop content. Je n'avais rien. Je vous ai joué la comédie. Maintenez, j'ai votre nom. Mais rassurez-vous, je ne le porterai pas. Et, croyez-le, mieux vaut la douleur que je vous cause que la vie que je vous aurais faite. Adieu."

Céleste Minot resta longtemps sans comprendre. Il promenait autour de la chambre assaagée un regard de feu ; ses tempes perlaient d'une sueur glacée, et ses genoux tremblaient sous son corps.

Mais il s'éroula sur un fauteuil et longuement, le front dans ses mains, pleura de lourdes larmes chaudes. La nuit entière il resta là, sans un mouvement, les yeux à travers le noir, surveillant le vol vertigineux des cauchemars, le cerveau traversé de phosphorescences dou-

— Quoi ! L'explosion aurait projeté jusque là ?

— L'agent répondit : "Le corps du général n'a point été projeté par l'explosion. Il est resté à la place où il a été frappé d'un coup de couteau à la clavicle gauche. Le général était mort quand l'explosion a eu lieu, et certainement celui qui l'a causée est l'assassin."

— L'homme à l'accent étranger !

— Le compagnon de la visiteuse que le général appelait : baronne ! L'agent ne sourcilla pas à ses questions anxieuses. Il parut réfléchir, pendant une seconde, puis il dit :

— Oui, celui qui a laissé son bras dans les décombres de la ville, et qui en forçant le coffret n'a échappé à la mort que par miracle. Le nomme Hans, enfin.

— Mais comment avez-vous vu qu'il a échappé à la mort ? demanda le ministre.

— Parce que j'ai retrouvé sa trace hors du jardin, sur la route qui a suivi en l'arrosant de son sang. Il faut que cet homme soit doué d'une énergie indomptable pour avoir eu la force de se sauver, mutilé comme il l'était, de gagner les champs et là, sans doute, de trouver quelque voiture de maraicher ou de champagnonniste qui l'aura recueilli et ramené à Paris. Mais cela c'est une enquête accessoire à faire et une piste à trouver.

— Alors, reprit le ministre,

pour vous, c'est l'homme qui est venu avec la femme qui a tué le général ?

— Oui, monsieur le ministre, et très probablement lorsque le général les reconduisit à la voiture. C'est à deux pas de la porte que le coup a été fait. Le sable est piétiné comme s'il y avait eu une lutte, et le corps du général a été emporté derrière le massif. La trace des jambes, qui traînaient, est très visible. La femme a peut-être aidé. En tout cas, le meurtre accompli, elle est partie. L'homme, lui, est resté. Il a déposé le général de ses côtés, qui ne le quittèrent jamais, et qu'on n'a pas retrouvés. Il lui a pris sa montre et son portefeuille pour faire croire à un assassinat ayant le vol pour mobile, puis il est entré dans la villa et a travaillé dans le laboratoire. C'était un laboratoire qu'il avait affaire.

— Comment le savez-vous ?

— Par un propos du valet de chambre Baudoin. Il paraît qu'un jour, pendant qu'il rangeait dans le cabinet du général, celui-ci était entré, descendant du laboratoire. Il avait fait un tour dans la pièce, en se frottant les mains, puis il avait dit entre haut et bas : "Cette fois, c'est la fortune ! Nous verrons ce que Hans dira..." Or, le général, depuis huit jours, était acharné à une expérience, et avait manqué déjà, et dont il attendait de grands résultats.

— Non, mon colonel, dans le jardin. On ne s'était occupé que de la maison et de ses dépendances. C'est en explorant les massifs, que tout près de la petite grille d'entrée le corps du général a été découvert.

— Non, mon colonel, dans le jardin. On ne s'était occupé que de la maison et de ses dépendances. C'est en explorant les massifs, que tout près de la petite grille d'entrée le corps du général a été découvert.

— Non, mon colonel, dans le jardin. On ne s'était occupé que de la maison et de ses dépendances. C'est en explorant les massifs, que tout près de la petite grille d'entrée le corps du général a été découvert.

— Non, mon colonel, dans le jardin. On ne s'était occupé que de la maison et de ses dépendances. C'est en explorant les massifs, que tout près de la petite grille d'entrée le corps du général a été découvert.

loareuses, de courts gémissements sur leurs. Au jour, une fièvre intense battait ses artères.

Il voulait remuer, réagir. Mais alors, sa tête engourdie s'éveilla, et la réalité lui apparut, brutale, poignante, déchirante. Plus de femme ! plus de bonheur ! plus un sou ! L'amour, peut-être encore un cœur, pour la mesurable créature ? Ni force ni courage pour le travail !

Une église des environs de Paris donne saie sous son porche, été comme hiver, à un petit vieillard rabougri, tout chauve et corrodé ment maigre, à qui l'on fait l'aumône.

Parfois il est lucide, et gravement silencieux. Parfois aussi quelques choses comme un rêve du passé monte à sa face pâle. Il sourit alors et les gens l'entendent murmurer, tandis que les larmes roulent dans ses yeux las : "Donnez, mes bonnes dames. C'est pour elle. Tout est pour elle. Ma pauvre femme !" Or il en lui jetant deux sous, car on sait bien que l'ainé vit seul, comme un chien, dans un grenier vague.

C'est navrant.

Epitaphes drolatiques.

Si quelque éditeur s'avise un jour de composer une anthologie d'épithames, il ne devra point négliger l'un des derniers numéros de la *Presse*. On y trouve, en effet, un certain nombre d'inscriptions et de poèmes funèbres qu'un touriste a recueillies, en hasard de ses voyages et de sa fantaisie, dans les cimetières allemands. La plupart de ces épithames sont d'une grâce touchante et toute germanique. Telle cette inscription sur la tombe d'une jeune fille : "En ange s'est envolé au ciel ; sa dépouille est restée. Ici, il n'y a rien de mort que le bonheur de ses parents." Mais quelques-unes étonnent par leur ton ironique ; ce n'est plus la *Gemüthlichkeit* des sensives et naïves Gretchen ; c'est, appliquée à des sujets macabres, la philosophie joviale et le *witz* un peu lourd des antiquaires bourgeois de Nuremberg. On lit sur un tombeau :

"Le chemin de l'éternité n'est vraiment pas si long. — Parti à sept heures, il y est arrivé à huit." C'est ainsi que des amis ont commémoré le décès d'un charretier, victime, sur sa route, d'un accident de voiture.

D'autres amis, car il n'y a que des amis pour vous jouer de pareils tours, ont gravé sur la stèle d'un défunt homme de lettres :

"C'est un brave homme, — le meilleur qu'on puisse imaginer. — Il se privait du sommeil — pour le procurer à autrui." Dans un cimetière de campagne, une tombe est ornée d'un bas relief, de facture rustique, où l'on voit un paysan enroulé par un taureau furieux ; au-dessous du bas relief, une légende taillée dans la pierre fait ainsi parler le *deus ex machina* :

"C'est un coup de corne de bouq qui m'a envoyé au ciel. — Il m'a fallu en mourir sur le champ et quitter femme et enfant. — Et dire que c'est par toi que je suis entré en possession de l'éternel repos ; sale bête, va !" (Nos lecteurs excuseront ce langage un peu vil ; mais il n'y a pas d'autre moyen de traduire la violente indignation du *Du, Rindfleisch, da*, qui termine le texte original). Enfin, sur la tombe d'un époux, est gravée cette sentence, assez peu respectueuse en somme pour l'institution du mariage, et si comique n'en est point involontaire : "Ici repose en Dieu F. K., qui vécut vingt-six ans comme homme et trente-sept ans comme mari."

— Quoi ! L'explosion aurait projeté jusque là ?

— L'agent répondit : "Le corps du général n'a point été projeté par l'explosion. Il est resté à la place où il a été frappé d'un coup de couteau à la clavicle gauche. Le général était mort quand l'explosion a eu lieu, et certainement celui qui l'a causée est l'assassin."

— L'homme à l'accent étranger !

— Le compagnon de la visiteuse que le général appelait : baronne ! L'agent ne sourcilla pas à ses questions anxieuses. Il parut réfléchir, pendant une seconde, puis il dit :

— Oui, celui qui a laissé son bras dans les décombres de la ville, et qui en forçant le coffret n'a échappé à la mort que par miracle. Le nomme Hans, enfin.

— Mais comment avez-vous vu qu'il a échappé à la mort ? demanda le ministre.

— Parce que j'ai retrouvé sa trace hors du jardin, sur la route qui a suivi en l'arrosant de son sang. Il faut que cet homme soit doué d'une énergie indomptable pour avoir eu la force de se sauver, mutilé comme il l'était, de gagner les champs et là, sans doute, de trouver quelque voiture de maraicher ou de champagnonniste qui l'aura recueilli et ramené à Paris. Mais cela c'est une enquête accessoire à faire et une piste à trouver.

— Alors, reprit le ministre,

pour vous, c'est l'homme qui est venu avec la femme qui a tué le général ?

— Oui, monsieur le ministre, et très probablement lorsque le général les reconduisit à la voiture. C'est à deux pas de la porte que le coup a été fait. Le sable est piétiné comme s'il y avait eu une lutte, et le corps du général a été emporté derrière le massif. La trace des jambes, qui traînaient, est très visible. La femme a peut-être aidé. En tout cas, le meurtre accompli, elle est partie. L'homme, lui, est resté. Il a déposé le général de ses côtés, qui ne le quittèrent jamais, et qu'on n'a pas retrouvés. Il lui a pris sa montre et son portefeuille pour faire croire à un assassinat ayant le vol pour mobile, puis il est entré dans la villa et a travaillé dans le laboratoire. C'était un laboratoire qu'il avait affaire.

— Comment le savez-vous ?

— Par un propos du valet de chambre Baudoin. Il paraît qu'un jour, pendant qu'il rangeait dans le cabinet du général, celui-ci était entré, descendant du laboratoire. Il avait fait un tour dans la pièce, en se frottant les mains, puis il avait dit entre haut et bas : "Cette fois, c'est la fortune ! Nous verrons ce que Hans dira..." Or, le général, depuis huit jours, était acharné à une expérience, et avait manqué déjà, et dont il attendait de grands résultats.